

XYZ. La revue de la nouvelle

L'adieu au boléro

Diego Creimer, Lori Saint-Martin and Flavia García



Number 119, Fall 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/77795ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Creimer, D., Saint-Martin, L. & García, F. (2014). L'adieu au boléro. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (119), 67–73.

L'adieu au boléro

Diego Creimer

TROIS DOIGTS dans une petite boîte de bois. Trois doigts de la main gauche de ma femme Luciana : le petit doigt, l'annulaire — avec son alliance — et le majeur. Voilà l'envoi qui me parvint par la poste le 17 février, à dix heures du matin, dans ma maison de Verdun.

Sous les doigts, au fond de la boîte, un mot griffonné sur un bout de papier crasseux : « J'ai enlevé Madame. Je veux cinquante mille dollars. Autrement, je la tue. Pas un mot à personne. Attendez les instructions. »

« Madame » ? Il lui coupe trois doigts et il a la délicatesse de dire « Madame » ? Luciana est sûrement morte à l'heure qu'il est. Madame est morte.

Mais ça, c'est une autre histoire. Revenons en arrière.

Revenons au matin du 17 février et aux trois doigts tout secs de Luciana. Convenons que recevoir une partie sectionnée du corps d'un être aimé est une chose horrible qui, normalement, devrait déclencher des cris et des larmes, nous faire tomber à genoux, implorer le ciel, croire en Dieu et aux ténèbres, trembler, supplier et jurer diverses formes de vengeance. Tout cela aurait dû m'arriver lorsque j'ai appris avec une telle brutalité qu'on avait enlevé Luciana. Mais ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées.

Il y a des moments qui nous révèlent à nous-mêmes, ce sont des occasions que la vie nous offre. Les tragédies, comme beaucoup l'ont dit avec raison, nous font découvrir une nouvelle dimension où le poids relatif des faits et des affects change pour toujours. Le phénomène est archiconnu, source d'inépuisables réflexions qu'on publie et télévisé ad nauseam. En ce matin du 17 février, j'appris que les tragédies 67

nous donnent une autre possibilité : celle de comprendre, une fois pour toutes, qui nous sommes.

Les trois doigts tout secs de Luciana reposaient toujours dans la boîte, sur la table de la cuisine. Je ne criai pas, ne pleurai pas, n'implorai pas l'aide de Dieu. Ma réaction m'étonna. Allais-je exploser à retardement ? Dans combien de temps les larmes allaient-elles jaillir de mes yeux et le cri de ma gorge ? Combien ? Quelques secondes ? Une minute ? Une heure ? Je pris l'annulaire et le tins devant mes yeux. Et alors je compris tout. Pourquoi je n'avais ni crié, ni pleuré, ni invoqué Dieu. Avec un doigt dans une main et le message du ravisseur dans l'autre, je découvris qui j'étais. Et ce moi qui apparut, suspendu à cet instant où je tenais le doigt de ma femme devant mes yeux, était un moi définitif, un moi qui ne m'abandonnerait jamais parce qu'il n'y en aurait plus d'autre.

Je laissai le doigt sur la table.

Je m'appelle Francisco Levin et je suis professeur d'histoire. Mon champ de spécialisation est le haut Moyen Âge, une époque presque totalement inconnue du commun des mortels et qui m'a attiré à cause du mélange de cruauté et d'originalité qui a germé alors en Europe et au Moyen-Orient. En général, les gens associent le Moyen Âge à la torture et à la chasse aux sorcières. On oublie que la torture possédait déjà un raffinement triste et sublime durant les derniers siècles de l'Empire romain et qu'elle atteindrait de nouveaux sommets de cruauté dans la transition vers la modernité, lorsque les Espagnols gagneraient l'Empire inca. Sans parler de l'Algérie en plein vingtième siècle. C'est pour cette raison que je dis à mes étudiants : le Moyen Âge est seulement un maillon de plus dans la longue chaîne de la cruauté que nous perpétons tous.

En ce matin du 17 février je sentis, plus que jamais, que je participais de ce mouvement. Il y avait trois doigts sur la table de ma cuisine et je me trouvais face à un dilemme très

simple : sauver Luciana ou ne pas la sauver, payer la rançon ou ne pas la payer, appeler la police ou ne pas l'appeler. Comme je suis un intellectuel et comme, quelques minutes plus tôt, en regardant les doigts violacés de ma femme, je n'avais ni crié, ni pleuré, ni supplié Dieu de m'aider, je me dis qu'il fallait analyser la situation. Peser le pour et le contre, réévaluer le passé — notre passé commun —, comprendre le présent et choisir un avenir.

J'allai au salon et je mis un disque de Dizzy Gillespie. Dizzy m'aide toujours à réfléchir. Luciana, elle, préfère les boléros. Ses disques occupent une tablette entière de la bibliothèque et les écouter, pour moi, est une séance de torture qui dure depuis des années.

Je m'assis sur un banc de bois devant la fenêtre. Dehors, il neigeait. La rue était déserte. Sur la place, la statue d'Iberville indiquait, de son index de pierre, un nouveau monde. Un corbeau se posa sur le doigt impassible. La trompette de Dizzy remplit la pièce.

Luciana s'était rendue à Bayahibe le 10 février. Partie seule, elle devait y passer vingt jours. Notre pacte : après quinze ans de mariage, sans enfants ni proches pour nous juger ou réclamer notre attention, la passion transformée en amitié respectueuse et distante, la camaraderie remplacée par une collaboration efficace et un partage équitable des tâches ménagères et des factures, nous avions décidé d'aller en vacances chacun de son côté, avec même la permission tacite de vivre une aventure amoureuse si le corps ou le cœur nous en disait. Luciana avait choisi la République dominicaine, et plus particulièrement la région de Bayahibe, parce que, m'expliqua-t-elle, c'était le pays natal d'Alberto Beltrán, connu comme « le petit Noir d'El Batey », un bolériste auquel elle vouait un culte. Mon hypothèse, c'est que, ayant déniché une excursion à un prix absurdement bas, et soucieuse de justifier son avarice congénitale, elle avait pris prétexte de l'histoire du chanteur dominicain.

Luciana était seule au monde. Presque aussi seule que moi. Elle était fille unique et ses parents étaient morts à 69

Buenos Aires à la fin des années quatre-vingt-dix. Notre vie au Québec, où nous sommes arrivés dans les années quatre-vingt grâce à une bourse de l'Université de Montréal, s'était déroulée dans une grande animation sociale au début, ensuite dans une solitude renfrognée. Nous avons cessé d'avoir des amis quelques années plus tôt, quand, pour des raisons qu'aucun des deux n'aurait pu donner, nous avons commencé à refuser toutes les invitations aux fêtes, aux cérémonies, aux réunions, aux concerts, aux parties de cartes, aux anniversaires et aux enterrements. Nous nous sommes enfoncés peu à peu dans un monde où la lecture et la musique étaient nos seuls remparts. Nous parlions peu, et même le sexe disparut de nos calendriers. Seule survécut une violente génitalité qui renaissait sporadiquement, nous laissant des bleus à l'entrejambe et des reproches sur les lèvres. Un mal nécessaire.

C'est donc en plein vide peuplé de boléros que Luciana partit pour Bayahibe. Chico Novarro se tut et, peu de jours après, le silence de la maison accueillit Dizzy à bras ouverts.

Personne d'autre que moi n'était au courant de son départ.

À midi, le téléphone sonna. C'était lui. Sa voix paraissait lointaine et déformée. Il avait un accent caribéen qui transformait les *r* en *l*.

- Vous avez reçu le colis ?
- Oui.
- Vous avez appelé la police ?
- Non.
- C'est bien. Vous avez l'argent ?
- Oui.

— Cette nuit, je vais vous donner des instructions pour le virement. Si vous ne faites pas ce que je vous dis, je vais lui couper un autre doigt.

— Elle fait de la fièvre, mais ça ne durera pas. Croyez-moi, ce n'est pas la première fois que je coupe un doigt à quelqu'un.

— Pas un, trois.

— Vous voyez, ce n'est pas une blague.

— Sûrement pas.

— Alors suivez les instructions. Payez et Madame s'en sortira vivante.

— J'ai besoin de temps...

— Mais vous venez de me dire que vous avez l'argent.

— Ce n'est pas ça. J'ai besoin de temps. Vous ne comprendriez pas.

— ...

— Allô ? Vous êtes toujours là ?

— Ferme-la, fils de pute, ou je t'envoie un rosaire de doigts !
Il raccrocha.

Impossible de ne pas avoir l'impression d'être un traître. J'étais en train d'abandonner une personne — une personne que j'avais juré d'aider et de chérir — à une mort douloureuse et horrible. Pourtant, j'hésitais. Quelque chose m'empêchait de retirer les cinquante mille dollars de la banque pour les remettre à ce crétin. Parce que je tenais trop à l'argent ? Non, il m'était indifférent. J'aurais pu le remettre au premier vagabond que j'aurais croisé sur ma route. Non, c'était autre chose. Mais quoi ?

La trompette de Dizzy continua de jouer tout l'après-midi. Je levai les yeux. La lumière avait déserté la fenêtre.

Le lendemain matin, le téléphone sonna de nouveau. C'était elle. Elle avait la voix grave.

— Il va me tuer si tu ne paies pas vite.

— Comment ?

— Il va me tuer si tu ne paies pas !

— Je sais, je sais... Comment ?

— Comment ça, comment ? Tu ne comprends pas ce que je te raconte ?

— Je comprends. Mais je me demande comment il va te tuer.

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Il va me tirer dessus ! Il m'a déjà coupé trois doigts !

— Je les ai ici.

Elle se mit à pleurer. Je tentai de la calmer.

— Je les ai rangés dans le congélateur. Peut-être qu'on pourra te les réimplanter.

Il y eut un silence. Puis j'entendis la voix du crétin.

— Il faut que tu te rendes à La Romana, *brother*. Ce vendredi, à huit heures du soir, demande à un taxi de te laisser à la digue de la rivière Chavón, du côté nord. Porte une chemise noire. Quelqu'un passera te chercher. Apporte l'argent en billets de cent, numérotés de façon non continue.

Clic. Silence.

Le vendredi arriva. L'argent était resté à la banque et moi, dans ma maison de Verdun. Prétextant la maladie, je m'absentais de l'université. Je n'avais pas envie de bouger de chez moi. Une paresse totale anéantissait toute action dès qu'elle s'esquissait dans ma conscience. Dehors, la neige tombait toujours. Il n'y avait presque plus de nourriture dans le congélateur. Les doigts de Luciana paraissaient petits et tout seuls dans leur plat Tupperware.

Le samedi et le dimanche, je mangeai du riz et des pâtes. À peine si je trouvais assez d'énergie pour mettre de l'ordre dans les disques. Je rangeai la collection de boléros dans un coffre de bois que j'entreposai au sous-sol, à côté des vieilles factures et déclarations de revenus.

Le mardi matin, on frappa à la porte. C'était de nouveau le facteur. Il avait un colis. Je l'ouvris. Cette fois il n'y avait

Je rangeai les doigts au congélateur avec les trois autres. Ils n'étaient pas de la même main.

La semaine passa. Il continua à neiger et le téléphone sonna quelques fois encore. Habitué à une nouvelle routine qui consistait à ne faire absolument rien, je décidai de ne pas répondre. C'est à peine si j'eus la force d'ouvrir la porte et d'accepter les colis qu'apporta le facteur le lundi et le vendredi suivants. Toujours la même chose : des doigts. Trois la première fois, deux par la suite. J'avais le jeu complet désormais. Avec un peu de chance le facteur me ficherait la paix, et quand le printemps viendrait, je pourrais passer à autre chose.

Avec le passage du temps, je retrouvai le moral. Devant les miroirs, j'acceptai que j'avais contribué au meurtre de ma femme et que j'étais, selon tous les critères connus, un fils de pute intégral. En contrepartie, j'avais retrouvé une liberté et un enthousiasme perdus depuis plus de vingt ans.

À la mi-mars, je recommençai à enseigner. C'est vers la même époque que je reçus un dernier colis : une boîte comme les autres. Elle contenait un doigt d'homme.

*Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Lori Saint-Martin et Flavia García*